

Séminaire d'Hiver 2021 : « Identification ou subjectivité ? »

Samedi 23 janvier 2021

Intervention de **Nazir Hamad**

Lire le nom... ou : La question du destin

J'aborderai dans mon intervention trois points.

Le nom propre et son rapport au destin individuel.

Le nom propre ne dit pas tout de la personne qu'elle désigne.

Le nom propre et son rapport à la lettre.

Je commence par postuler que le nom propre et la question du destin individuel se lient dans une lecture commune qui nous éclaire sur la responsabilité du parlêtre dans ce qui fait son histoire singulière.

Voici pour commencer une petite histoire qui met en jeu le destin individuel d'un homme en période de guerre. Il s'agit de Szondi, un médecin hongrois qui a mis au point un test qui porte le nom de *Test du destin*. Szondi est né en 1893 dans une famille juive de 9 enfants. A l'âge de 18 ans, il change de nom. Il abandonne son nom de famille Sonnenschein pour s'appeler Szondi. Il commence des études de médecine et en 1916, il est mobilisé et rattaché au service sanitaire en première ligne sur le front. Un jour, un obus tombe près de l'endroit où il se trouvait et un shrapnel s'enfonce dans son sac d'ordonnance. Il n'est pas blessé car l'éclat d'obus est arrêté par le gros volume du livre de Freud, la *Traumdeutung*. Le livre de Freud le sauve. Szondi croit tout au long de sa vie que c'est plutôt Freud qui le sauve. Il passe les années qui allaient suivre à l'élaboration de son test qui représente l'essence de sa théorie sur le destin. Il nous dit que le destin est double : une détermination génétique qui exerce une influence sur l'individu et ses choix d'objet, ses relations sociales et amoureuses ainsi que son choix professionnel. Il appelle ça le tropisme pulsionnel. Puis, il y a aussi l'inconscient familial qui oriente le choix culturel. Il dit cela, mais il va relativiser ce déterminisme puisqu'il rajoute : l'individu ne fait pas que se soumettre, il peut aussi œuvrer en faveur de son destin. La *Traumdeutung* est l'illustration parfaite de ce choix qu'il fait en faveur de son destin et cela le sauve.

« L'homme est donc, avec son destin, ce qu'il a voulu être », nous dit Schopenhauer. Szondi l'éprouve sur le champ. Il lit Freud et transporte ce gros volume sur son dos, car l'auteur l'intéresse, le motive et le maintient en vie alors que les soldats mobilisés meurent par

millions. Le destin se lit donc, même si dans le cas de Szondi, il est écrit par quelqu'un d'autre. Szondi fait de sa lecture de Freud, quelque chose. Il construit son test du destin. Ça devient son nom propre, Szondi le destin. On ne parle pas de Szondi sans ajouter le destin.

Szondi se renomme. Parfois on change de nom parce qu'on peut se trouver à choisir entre changer son nom ou mourir. C'était peut-être le cas pour lui comme pour beaucoup de membres de sa communauté. Il arrive aussi que changer son nom pour en adopter un autre se fait quand pour une raison ou une autre, on abandonne les idéaux de son groupe pour en adopter d'autres, ceux qui valorisent le nouveau nom. Mais dans un cas comme dans l'autre, l'individu qui le fait n'échappe pas pour autant à son malaise de parlêtre.

Szondi retrouve dans son élaboration théorique ce qu'il a perdu dans le changement de son nom patronymique « Sonnenschein ». Pour lui, le soleil brillait d'une autre façon. Il a fait quelque chose de son héritage freudien, même si Freud n'en était pas très enthousiaste. Szondi, dans sa lecture de Freud, suit le conseil de Goethe, l'auteur de Faust quand il écrit :

L'héritage qui t'est venu de ton ancêtre,
Il faut l'acquérir pour le mieux posséder.

Szondi le destin est devenu le nom propre de cet auteur. Le nom propre, nous dit Lacan, est l'articulation entre un désir et un mode de jouissance. Contrairement au nom patronymique qui lui, se transmet par le père et qui vient de l'Autre, le nom propre se construit. Dans le texte « Subversion du sujet et dialectique du désir » Lacan nous dit que le nom propre désigne ce qui d'un être n'est pas identifiable par le signifiant. Autrement dit, le nom propre n'est pas un signifiant qui désigne un sujet pour un autre signifiant, mais c'est ce qu'il est en lui-même qui s'accomplit en tant que symptôme. Le symptôme nommé à partir de quelque chose de singulier, un singulier hors du commun qui fait appui et vient suppléer aux carences du père. En tout cas, ainsi parlait Lacan de Joyce.

Ce singulier est mystérieux, déjà là, et surprend par la force de son expression. Cela, vous le constatez très tôt si vous travaillez avec l'enfant tout petit ou avec les bébés prématurés. Mon expérience clinique avec les enfants de cette tranche d'âge m'a beaucoup enseigné sur leur capacité de se signaler aux adultes. J'ai remarqué au cours d'un suivi d'un bébé né à 6 mois de grossesse et pesant 900 grammes qui, malgré l'assistance respiratoire et les divers tuyaux nécessaires à sa survie auxquels il était branché, était présent à son entourage et souriait à tous ceux qui l'approchaient. Il a charmé l'équipe médicale au point de les mobiliser tous autour de sa personne. Il n'y avait que pour lui. Il a éclipsé tous les autres. Je me souviens encore d'un pédiatre du service qui cherchait des veines dans ses petits bras frêles et dans la peau de son crane afin de le piquer, et ce bébé le regardait et chaque fois que leur regard se croisait ce petit lui faisait un sourire si surprenant que le pédiatre finit par lui

dire, « Toi, mon petit bonhomme, tu n'auras pas de problèmes dans la vie. Tu sais comment t'y prendre. » J'ai compris moi aussi que ce bébé n'avait pas besoin de moi pour le porter ou pour jouer le médiateur entre lui, ses parents et l'équipe médicale. Il savait comment faire. Du haut de ses 900 grammes, il a réussi à se faire un nom.

Des tels bébés, j'en ai connu aussi dans les pouponnières. Il y en avait, toujours les mêmes, que tout le monde voulait adopter. Ils savaient attirer l'attention sur eux en envoyant des signes qui atteignaient toujours le destinataire.

Il y a lieu de croire que l'enfant tout petit ne fait pas que subir. L'expérience clinique nous apprend que là où un bébé pourrait abandonner, un autre continue à lutter avec acharnement afin de crocheter son autre. En tout cas, Lacan défend ce point de vue. Il nous dit : « Quant à moi, je n'ai jamais regardé un bébé en ayant le sentiment qu'il n'y avait pas pour lui de monde extérieur. Il est tout à fait manifeste qu'il ne regarde que ça, et que ça l'excite, et mon Dieu, dans les proportions où il ne parle pas encore. » (Séminaire XX, 72/73, P53.)

On peut comprendre en lisant Lacan que le bébé œuvre pour son destin, il peut aider à son acceptation par son entourage grâce à ce que Lacan appelle : « ses frémissements » qui peuvent modifier la disposition de l'adulte à son égard.

Freud fait le même constat quand il affirme dans son texte intitulé « Psychologie du lycéen » : « Dès les six premières années de l'enfance, le petit d'homme a établi le mode et la tonalité affective de ses relations aux personnes de l'un et de l'autre sexe. Il peut partir de là pour les développer et les transformer selon des directions déterminées, mais il ne peut plus les abolir. » In : Résultats, idées, problèmes, T. I, PUF. Il cite le poème « The Rainbow », de Wordsworth :

« L'enfant est le père de l'homme ;
et je souhaiterais que mes jours fussent
l'un et l'autre liés de piété naturelle. »

Freud et Lacan ne nous disent pas que l'avenir est écrit d'avance pour l'enfant, mais ils veulent dire qu'une perspective génétique ne cesse de se répéter et que quelque chose de nouveau, voir d'inouï, est susceptible d'en surgir répondant au désir du sujet de se faire un nom. Se faire un nom est à entendre comme la responsabilité de chacun face à son destin.

2- Le nom propre contient évidemment le nom et le prénom et sert normalement à identifier un individu et à l'inscrire dans une lignée et dans les registres officiels qui authentifient son identité de citoyen d'un pays. Mais aussi perfectionnés que ces documents puissent être, ils se révèlent être faillibles, car on peut les falsifier, ou encore les acheter. Ils sont aussi susceptibles de nous confondre avec quelqu'un d'autre. Voici un petit exemple : Un

monsieur en vacances au Canada, se rend dans une agence de location d'automobiles afin de louer un véhicule. Il remplit le document que l'agent lui tend et quand celui-ci lit le nom de ce monsieur, il lui demande s'il connaissait une personne qui porte le nom et le prénom de son frère. Etonné de découvrir que cet agent connaît son frère, il lui répond qu'il s'agit en effet de son frère. C'est quand l'agent rajoute qu'il est honoré de louer une voiture au frère du ministre que ce monsieur comprend l'ampleur du malentendu. En effet, un ministre canadien portait à l'époque le nom et le prénom de son frère.

Le nom propre qui vous identifie, a normalement deux appuis qui facilitent sa reconnaissance, l'un est culturel et l'autre matériel, c'est-à-dire les documents d'identité que chacun de nous est censé garder sur lui et présenter chaque fois qu'on les lui demande. Quand on est français, par exemple et qu'on vous donne un nom, vos interlocuteurs sont capables de vous situer comme un membre de leur groupe dans la mesure où votre nom et votre prénom font partie d'un patrimoine culturel commun. Et quand on lit votre nom et votre prénom on reconnaît à quelques exceptions près, votre identité sexuelle. Dans ce sens, on peut dire que le social vous reconnaît et parfois vous nomme. Cependant, cette reconnaissance sociale ne vous dispense pas de la nécessité de recours à vos documents officiels pour confirmer votre identité. Un patient m'a raconté qu'il avait perdu son portefeuille dans lequel il avait l'habitude de caser tous ses papiers personnels : carte d'identité, permis de conduire, carte d'électeur, cartes de crédit etc. Il reçoit un avis de lettre recommandée de la poste et un coup de fil de quelqu'un qui l'avertit qu'il a trouvé son portefeuille et qu'il le lui a envoyé par lettre recommandée. Ce patient se rend à la poste et présente l'avis qu'il vient de recevoir. La guichetière lui demande sa carte d'identité. Il lui explique sa situation et lui propose d'ouvrir la lettre afin de lui fournir ses papiers d'identité qu'elle contient. La guichetière lui répond qu'elle n'a pas le droit de le laisser le faire comme elle n'a pas le droit de le faire elle-même. Par chance, une dame qui faisait la queue derrière lui et qui le connaissait, avance et présente à la guichetière sa carte d'identité et affirme qu'elle connaît le monsieur et qu'elle se porte garante. L'affaire trouve ainsi une issue favorable. Faute de pouvoir prouver son identité c'est le social encore une fois, qui est venu à son secours.

Si je me présente à quelqu'un ou à un groupe de personnes et je donne mon nom et mon prénom, il y a aucune raison de croire que les gens doutent de la véracité de ce que je dis. Mais dès que je dois signer un acte officiel, ma parole ne suffit plus pour confirmer mon identité. Notre homme à la poste aurait pu déclamer haut et fort et autant qu'il aurait voulu qu'il était monsieur Untel, mais cela ne lui aurait servi à rien. Dans son cas, seuls les documents d'identité avaient le pouvoir de donner appui légal à sa parole.

Il arrive parfois au social de se trouver en difficulté devant des noms inhabituels. Qu'arrive-t-il au nom propre quand il ne présente pas les traits culturels communs d'un pays d'accueil par exemple ? Si je lis le nom de quelqu'un et que je me trouve incapable de situer son nom de famille ou son prénom et encore moins son appartenance sexuelle, j'ai l'impression d'avoir affaire à quelqu'un qui échappe complètement à mes repères habituels. Cela n'est pas une question absurde. C'est même fréquent. Quand un immigré venant d'une zone géographique et culturelle entièrement différente de son pays d'accueil, il n'est pas rare de recevoir un courrier comportant des erreurs concernant son identité sexuelle ainsi que son nom de famille et son prénom. Il a besoin de corriger ces données en permanence. Autrement dit, son nom propre a besoin de se soutenir de sa parole et de son corps pour être validés.

Si dans ce cas précis la nomination fait apparaître un vide de description il n'en reste pas moins que la nomination ne peut en aucun cas combler ce que dans le réel cause ce manque. Mais peu importe la langue dans laquelle le nom propre est donné, il porte une marque de singularité. Et bien qu'il puisse désigner le nom d'un métier, d'un arbre, d'un objet ou d'un lieu, le nom propre exclut la signification. Monsieur Boucher, n'est pas nécessairement un boucher de métier, et encore moins un va-t-en-guerre. Il exclut le sens bien qu'il en soit porteur à cause de son rapport avec le trait d'écriture qui engage le sujet de l'énonciation dans la reconnaissance de la chaîne signifiante qui le porte. Si le nom propre présente cette marque de singularité, on peut ajouter que le prénom porte la marque du désir des parents pour l'enfant. Le nom se transmet, nous dit Lacan, alors que le prénom se donne, et se donnant, il constitue le royaume dans lequel « his majesty the baby » va régner jusqu'à ce que l'enfant de la réalité commence à occuper petit à petit son lieu propre s'éloignant de la place qui lui était assignée.

3- Cependant, cela ne marche pas à tous les coups. L'expérience clinique nous apprend que des patients passent une bonne partie de leur vie, pris dans la toute puissance du désir des parents et agissent en conformité avec le message qu'ils en reçoivent à leur insu. Voici un petit exemple :

Il s'agit d'une patiente arabophone qui a quitté son pays jeune adulte et s'est installée en France pour faire des études et où elle vit toujours avec sa petite famille. Cette patiente porte un prénom masculin, délibérément choisi par son père pour des raisons qui lui étaient propres. Ce prénom lui posait problème dans la mesure où elle ne passait jamais inaperçue. A l'école, tout le monde attendait l'arrivée d'un garçon quand on annonçait son prénom. A la curiosité de rencontrer ce nouveau venu, succédait le rire en voyant une jeune fille qui se présentait à la place. Cette jeune fille était souvent sollicitée pour expliquer la particularité du choix de son prénom. Elle n'a trouvé la paix que quand elle s'est installée en France. Son

prénom n'indiquait plus une identité masculine pour les Français puisque son nouvel entourage n'avait pas de repères fixes quant au sexe des prénoms arabes. Aux yeux des autres, son corps et sa parole suffisaient à asseoir son identité sexuelle. Alors qu'au Liban, les repères culturels continuaient à opérer malgré le corps et la parole. L'écriture en français de son prénom a fait chuter deux lettres : le « ayn » et le « sâd », remplacées par la lettre i et le double s. Cette nouvelle écriture approximative était la plus proche de la prononciation arabe. La question de cette jeune femme fut double : « Pourquoi mon père avait-il tenu à me donner le prénom d'un garçon et quelles ont été les conséquences subjectives de ce choix sur ma vie de femme ? »

La deuxième question était, semblait-il, plus facile à aborder que la première, parce que cette jeune femme allait brouiller, très tôt, par son engagement politique, les frontières qui séparaient habituellement et culturellement les deux sexes pour imposer ses choix à sa famille et pour s'imposer aux hommes de sa génération en tant que militante à part entière.

Son père, par son choix et le fantasme inconscient qui le guidait, avait fait une entorse au code social qui fait qu'une femme ne porte pas le prénom d'un homme sauf exception, comme dans le cas des prénoms bisexuels en France par exemple. Il aurait aimé avoir un garçon en premier, car le garçon nomme socialement le père. Une fois le premier garçon est nommé, le père est renommé par conséquent. Pour le groupe social, le père s'appelle père de...Abou de...

Le passage d'une langue à une autre a introduit une perte inévitable dans l'écriture de ce prénom. Les deux lettres « ayn » et le « sâd », qui ne traversait pas les frontières linguistiques, ont été remplacés par i et le double s. Ces deux lettres se sont annoncées dans l'après-coup de manière inattendue. Ayn et sâd (assa), signifient « se rebeller » et « bâton ». On peut subir le bâton comme on peut le porter comme une valeur phallique. Il y a eu une sorte de retour du bâton dans le cas de cette patiente qui lui est venu de l'Autre en tant que trésor des signifiants, et cet Autre, dans ce cas-là, n'avait rien à voir avec des considérations culturelles, religieuses ou ethniques. Attentive à son inconscient, elle entend et saisit le jeu de ces lettres, jeu qui lui est revenu comme un retour de bâton certes, faisant chuter du même coup le fantasme du père et libérant cette femme de son emprise.

Ce n'est pas la langue arabe et encore moins la langue française qui sont venues répondre à l'énigme du père ; c'est plutôt la lettre, dans un va-et-vient entre les deux langues, qui a en quelque sorte dépossédé ces langues de ce qui aurait pu enfermer la question dans

une problématique, disons, culturelle. Une culture de référence aurait pu faire antériorité, primauté ou exclusivité de signifiante, mais dès qu'on entre dans une culture et dans une langue nouvelle, il n'y a plus pour le sujet un champ sémantique exclusif.

Le nom et le prénom sont parfois historiquement connotés et tendent à se figer dans une signification qui dévalorise leur porteur. Nous l'avons vu avec l'exemple de Sonnenschein. Sonnenschein, ce joli nom, si romantique incarnait le juif honni des années trente et le désignait comme indésirable. De nos jours aussi, il y a des noms et des prénoms qui produisent le même effet de rejet. Dans nos contrées on n'éradique plus les gens qu'on n'aime pas, mais on les maintient en dehors de la communauté.

Pour conclure, je dirai que le social reconnaît, mais il peut aussi refuser sa reconnaissance à quelqu'un ou à un groupe et il y a des moments où notre nom tend à nous exclure. Quand on a l'occasion de travailler avec des immigrés nous entendons souvent que ce qui a compté le plus pour eux dans leur société d'accueil, c'est la bonne rencontre. Quelqu'un qui les a accueillis, les a écoutés et les a offerts une petite chance de se retrouver et de se prouver. La question qui se pose est alors, de quelles ressources un immigré puise-t-il son énergie pour tenir le coup face à l'inconnu et ses hostilités qui viennent le contrarier tout au long de son parcours vers sa terre promise. Que possède-t-il à part son désir d'en sortir ? Peut-être son génie comme le dit Sartre ! Le génie, nous dit-il, n'est pas un don, mais l'issue qu'on invente dans les cas désespérés. Cela, nous les psychanalystes, on le connaît. On l'appelle le transfert. On n'est pas l'homme masqué, on n'est pas le père de chacun de nos patients, on leur demande de parler, de dire, tout dire. Vous vous rappelez sans doute, de « l'Eveil du printemps ». Melchior, un des adolescents de la pièce de Wedekind, interloqué demande à l'homme masqué s'il est son père. Non répond-t-il. Mais quand Melchior rétorque qu'il ne peut pas se confier à quelqu'un qu'il ne connaît pas ; il entend dire : « Tu n'apprendras pas à me connaître à moins de te confier à moi. » Melchior est surpris, mais il va comprendre que l'homme masqué n'est pas le père, mais représente un acte de foi, un acte de parole qu'il lui faut faire pour unir un nom à un désir, c'est-à-dire à un vide. Il faut donc y croire, il s'agit pour lui d'user de la langue pour supporter le hors-sens de l'existence. Et de cela, nous nous en servons tout le temps afin de rendre possible à quelqu'un son inscription dans le symbolique.